

CINÉ
HORS-SÉRIE

REVUE

DOSSIER 75

L'ÉROTISME DANS LES FILMS D'ÉPOUVANTE



HORREUR, EROTISME ET CINEMA

LES VAMPS DE L'EFFROI

Le succès public des films d'épouvante ne s'est jamais démenti, mais un phénomène relativement récent transforme ce succès en véritable triomphe. Des manifestations comme le Festival de Science-Fiction de Trieste, comme la Convention Française du Fantastique de Paris, ou comme le Festival du Cinéma Fantastique de Bruxelles, sont aussi révélatrices que la multiplication des salles spécialisées dans les grandes villes, ou que la brusque invasion de publications spécialisées (revues, livres, etc.) partout dans le monde : il ne s'agit pas seulement d'une mode, plus ou moins éphémère, mais également d'un vaste mouvement d'enthousiasme, parfois proche du fanatisme, pour un genre naguère considéré comme mineur, et ironiquement méprisé par les gens dits « sérieux ».

En toute logique, ce phénomène se déroulant parallèlement à l'actuelle flambee d'érotisme, les films d'épouvante mêlent volontiers, désormais, la plus agressive sexualité à leurs thèmes habituels, d'autant que, de tout temps, le cinéma fantastique fut l'un des plus « libérés » qui soient, et qu'il ne méconnut jamais les charmes d'Eros.

Il nous a paru intéressant de faire, sur ce sujet, un bilan à la fois anthologique et révélateur des nouvelles tendances de ce courant cinématographique, qui englobe le fantastique, le merveilleux, l'horreur pure, le « suspense » épicé et la parodie de tout cela, pour ne rien dire de la Science-Fiction, qui constitue un domaine voisin, parfois superposable au fantastique. C'est à l'un des meilleurs spécialistes du film d'épouvante que nous avons demandé de superviser cet imposant panorama, et de puiser parmi les documents rares de ses archives : c'est sans doute la plus illustrée et la plus importante des sommes jamais publiées sur l'érotisme et l'épouvante, que nous proposons à votre curiosité...

DOSSIER 75

Griffue, couturée de cicatrices, à demi animale, sortie du tombeau pour une nuit, promise au bûcher ou animée par la foudre, la vamp fantastique règne en déesse sur l'érotisme horrifique. Pour être vénéneusement mortelle, elle n'est pourtant ni moins belle, ni moins désirable, qu'une femme banale. Au contraire, ses surnaturels appâts la parent d'un charme supplémentaire, morbide mais efficace. L'amateur de frissons rêve, secrètement, d'être déchiré par les voluptueuses griffes de la femme-reptile, ou d'être amoureuxment initié au culte du sang par la femme-vampire : au cinéma, les sorcières et leurs infernales sœurs sont rarement vieilles ou laides.

La plus noble (ou, tout au moins, la plus émoustillante) conquête du cinéma fantastique est néanmoins, sans doute, la vénus préhistorique : vêtue (aussi peu que possible) de fétichistes et rudes fourrures, elle n'a point sa pareille pour délicieusement hurler de photogénique terreur, face aux féroces bestioles géantes que la fantaisie des scénaristes place sur son chemin.

Au pays magique des femmes artificielles, des sirènes et des femmes-singes, la vamp des cavernes est reine... de beauté.

Elsa Lanchester, en créature faite de débris humains assemblés, animée par la foudre, dans « La Fiancée de Frankenstein » ▼ de James Whale (1935).



Kirsten Betts, une vénéneuse fille-vampire, dans « The Vampire Lovers » du Britannique ▼ Roy W. Baker (1970).





**Marianne De Stickere, la sirène
de « Elodie-Mélodie », film belge
de Gerda Diddens (1972).**



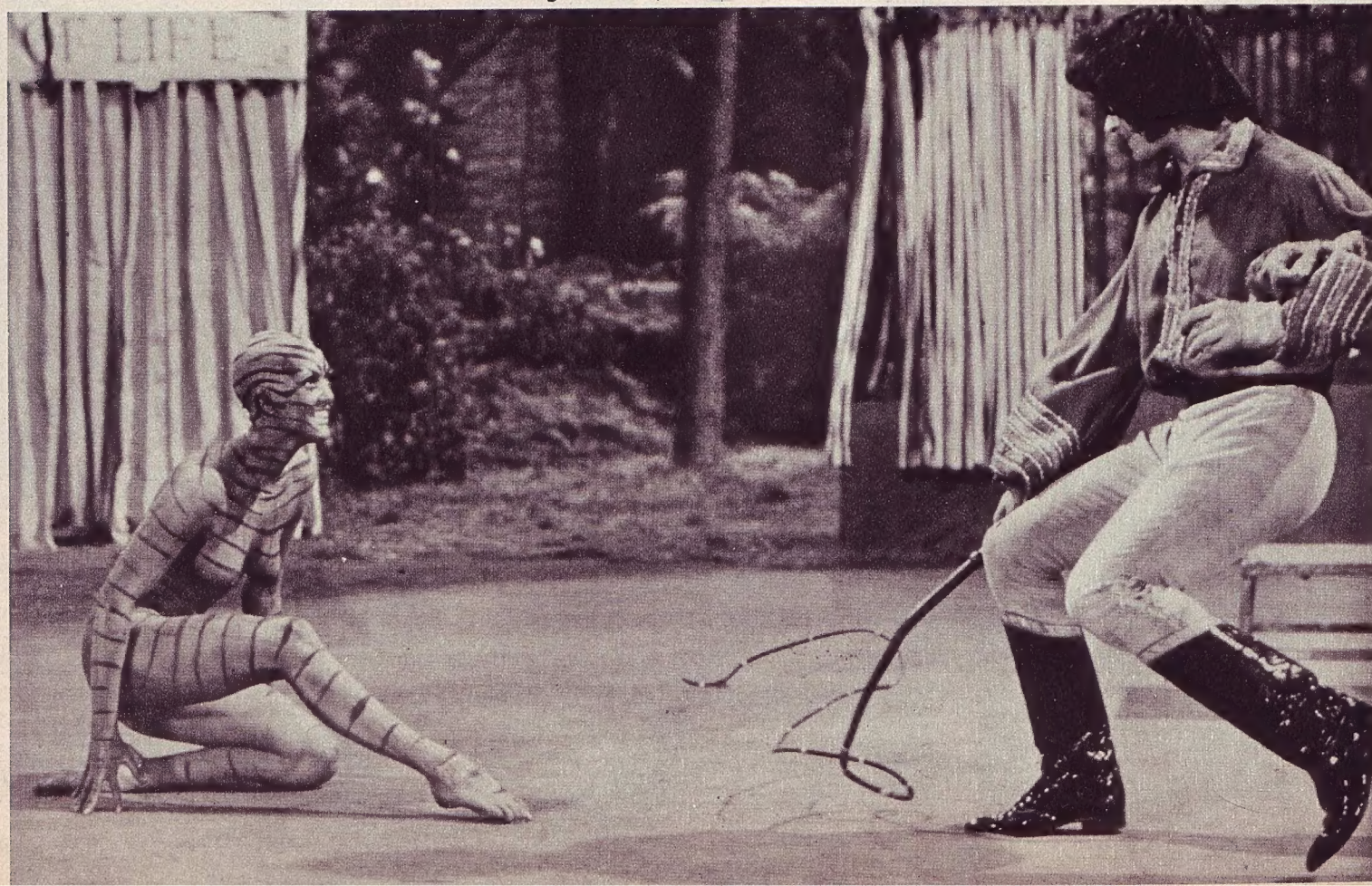
▲ Yutte Stensgaard, dans « Lust for a vampire » de l'Anglais Jimmy Sangster (1970), est une vampirette à la mode du jour : ses seins sont nus et, pour faire bonne mesure, ruissellent de sang.

Une des plus jolies sorcières brûlées vives par le cinéma : Barbara Steele dans « Le Masque du démon », de l'italien Mario Bava (1960). ►

Comme tout fauve, une femme-tigresse doit être domptée : une image du film anglais de Robert Young « Le cirque des Vampires » (1971)

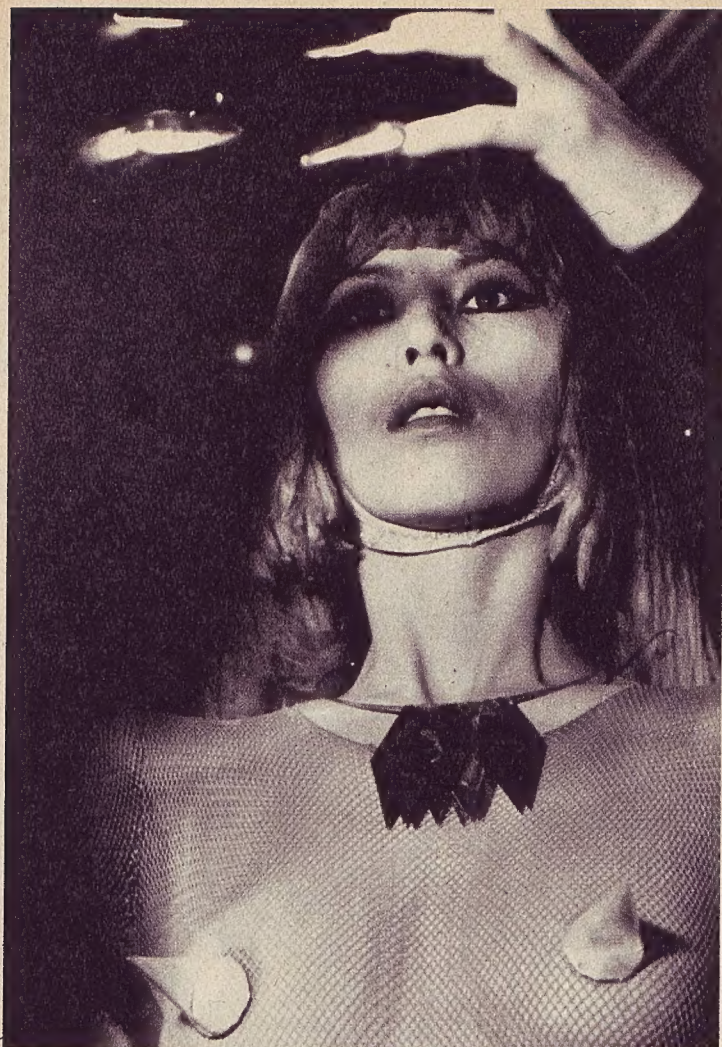


Dans « Weird Woman », de Reginald Le Borg (1944), Anne Gwynne est une indigène griffue, très au courant des choses de la sorcellerie.





Erica Blanc, accusée de sorcellerie, est torturée par l'Inquisition dans « La Torture » (« La malédiction du Diable »), film allemand d'Adrian Hoven (1972) qui tente, mais vainement, de retrouver la virulence sadique de « Mark of the Devil », qu'A. Hoven avait précédemment produit avec Michael Armstrong.

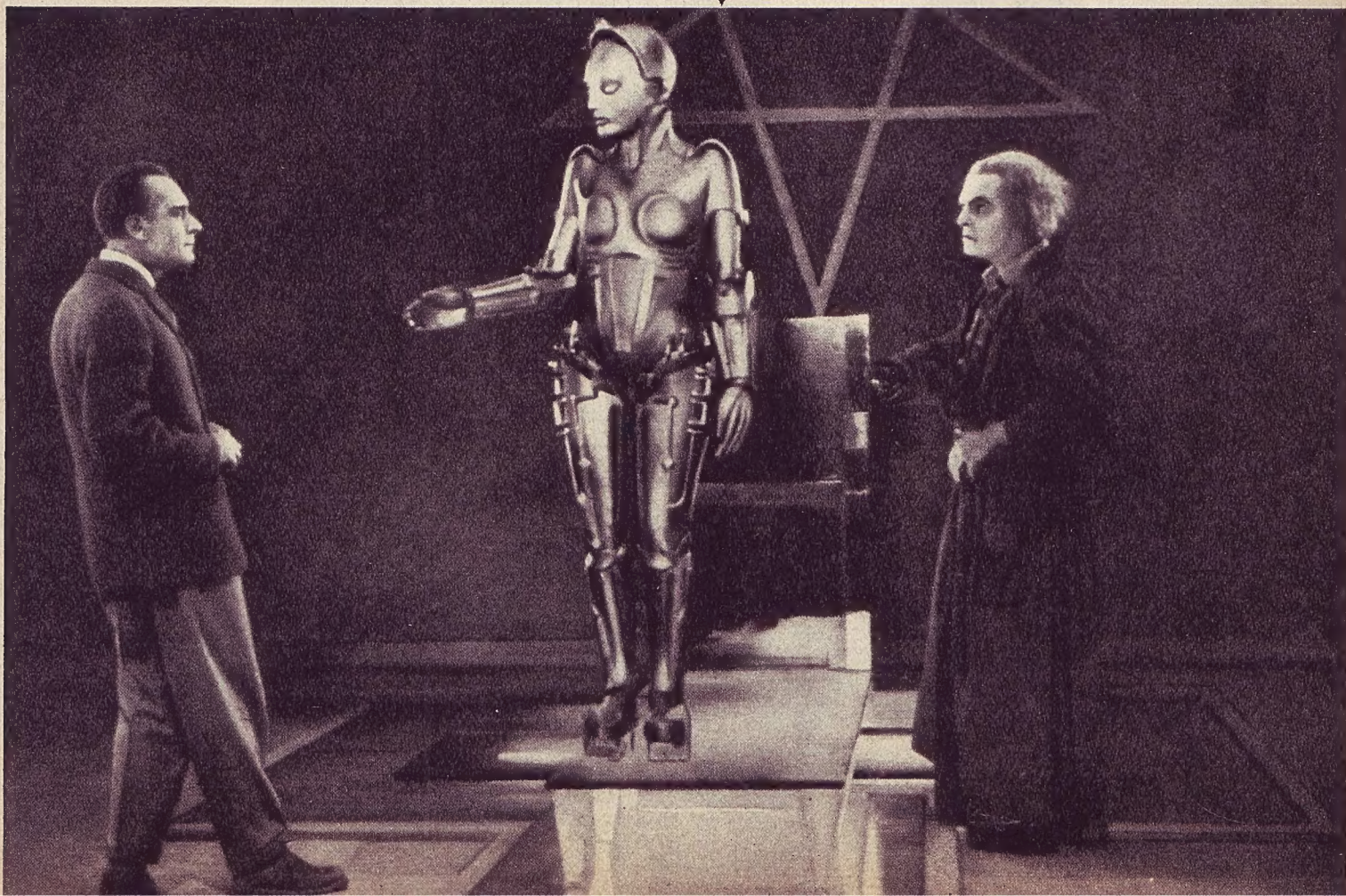


A la fois humaine et animale, étrangement griffue, c'est une fascinante femme damnée qu'incarne Ly Letrong dans « La Vampire Nue » du Français Jean Rollin (1969).



▲ Otto Kruger personifie le Dr Stendahl, savant fou qui a donné le cerveau et les hormones d'une femme à un singe mâle. C'est Vicky Lane qui incarne la troublante dame simiesque (nommée Paula) dans « Jungle Captive », de Harold Young (1944).

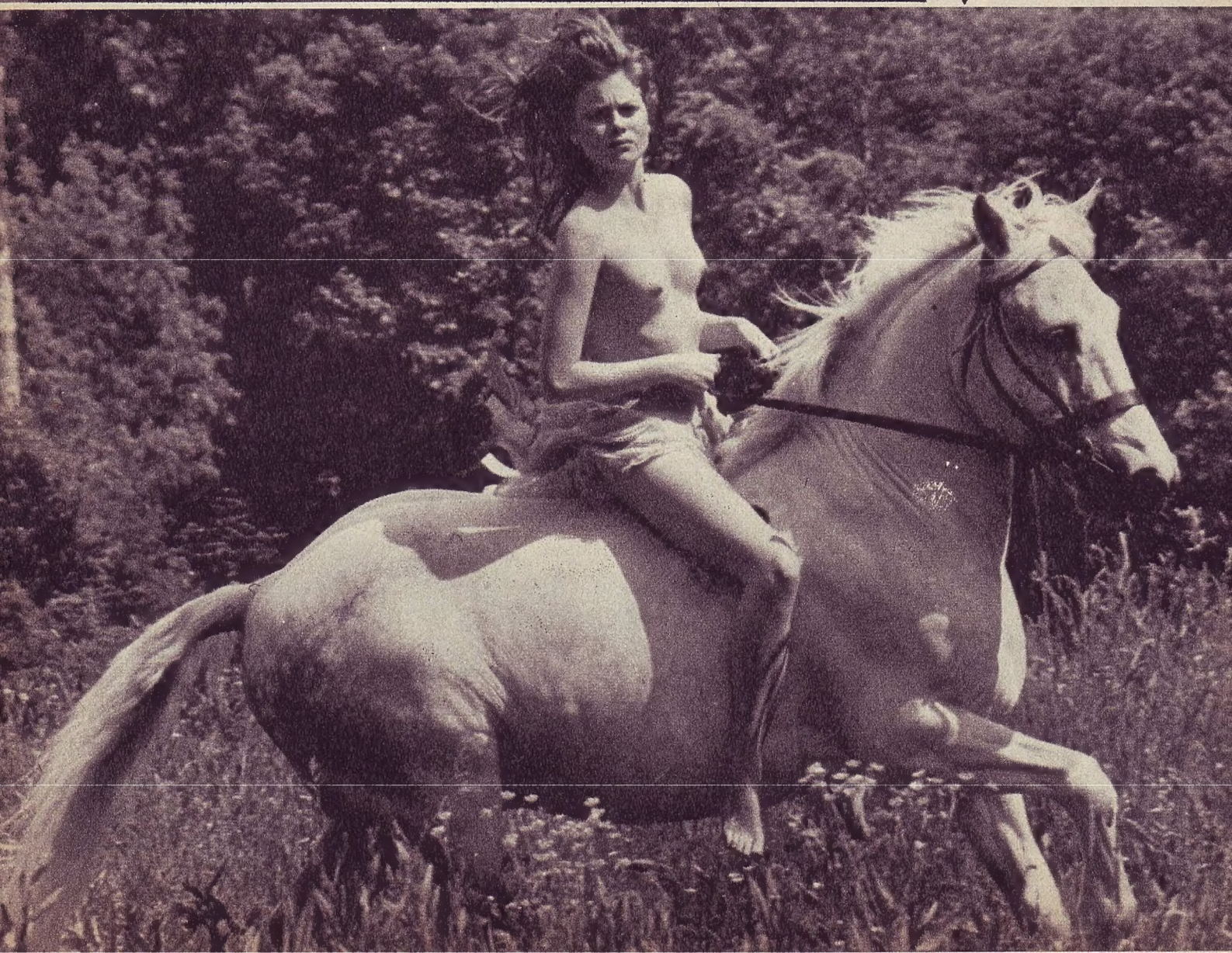
Sous l'œil d'Alfred Abel, Rudolph Klein-Rogge anime une robote qui, bientôt, aura les traits de Brigitte Helm, dans un classique de l'expressionnisme allemand : « Métropolis », de Fritz Lang (1926).





◀ *Pauvre Jennifer Daniel ! Mi-demoiselle, mi-serpent, Jacqueline Pearce est, en effet, la redoutable « Femme-Reptile » à laquelle l'anglais John Gilling consacre, en 1965, un alerte petit film.*

Quasi sauvageonne, quoique futuriste, semi-nue et jouant les amazones, voici l'Eve de l'an 2.293, vue par John Boorman dans « Zardoz » (1973).





◀ Fée des ondes, impératrice des vamps fantastiques, la sirène est ici incarnée par Ann Blyth, qui fait la cour à William Powell dans « M. Peabody et la sirène », d'Irving Pichel (1948).

Reine de beauté du cinéma fantastique, la Vénus préhistorique voile (assez peu) ses charmes sous de fétichistes fourrures : entre deux chasses au diplodocus, Raquel Welch fait une pause dans « Un million d'années avant Jésus-Christ », film anglais de Don Shaffey (1966).

Vénéneuse et pourtant fort troublante, voici la femme-araignée (Gracie Fields) de « Sing as we go », du Britannique Basil Dean (1934).
▼

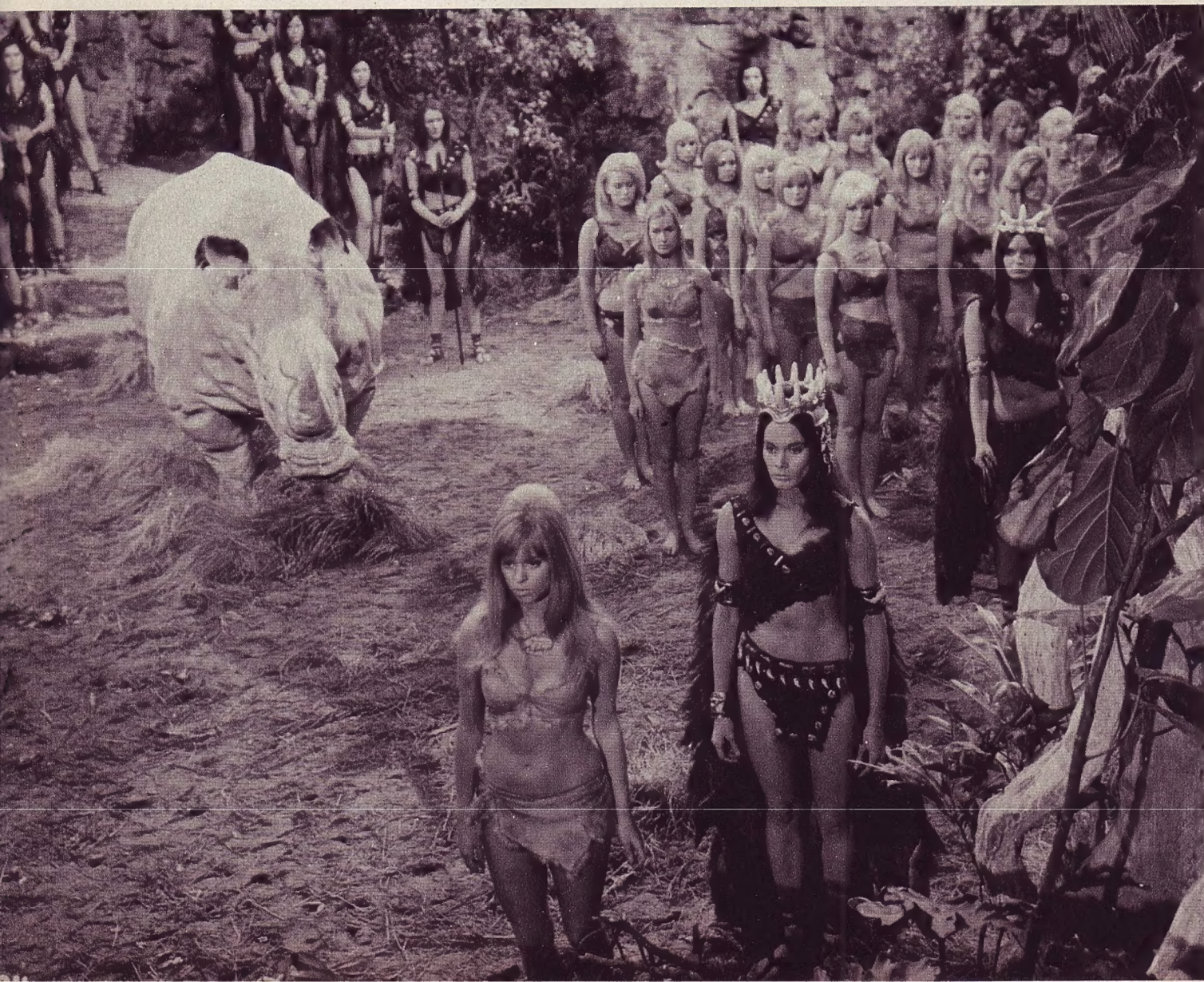




Magda Konopka, Victoria Vetri et Imogen Hassall : une piquante ►
brochette de midinettes des cavernes, pour « When Dinosaurs
Ruled the Earth », toujours un film anglais, mais de Val Guest
cette fois (1969).



A la tête d'une tribu de chasseresses, Martine Beswick voue à de noires destinées son esclave
Edina Ronay, dans « Femmes préhistoriques », décorativement mis en scène en 1966 par le
producteur londonien Michael Carreras.





◀ **Femme-vampire**
1958 : Valérie Gaunt
dans « Le cauchemar
de Dracula », film an-
glais de Terence
Fisher.

▶ « Les lèvres rouges »,
du Belge Harry Kümel
(1971) : la comtesse
Bathory (Delphine
Seyrig), lesbienne et
vampire, a sa proie
(Danièle Ouimet) et
Ilona (Andréa Rau), la
vampire nue.

Femme-vampire
1974 : Lina Romay
dans « La Comtesse
Noire » (« La com-
tesse aux seins nus »),
▼ de J.P. Johnson.







Don Chaffey revient au récit préhistorique, en 1970, avec « Creatures the world forgot », où il fait inventer le jerk par une vamp peinte, lurée, nudiste et antédiluvienne.

Ayant capturé Senta Berger, l'homme des cavernes Giuliano Gemma s'interroge sur l'utilisation possible de ce curieux animal : l'italien Pasquale Festa-Campanile a truffé de gags paillards son film « Quand les femmes avaient une queue » (1970).



L'ECRAN DES MANIAQUES

Dès Méliès et le cinéma forain, l'écran ne se priva guère de se peupler de monstres de tout crin. Sous les feux de l'expressionnisme allemand, ces monstres commencèrent à s'intéresser aux femmes, se mettant à pourchasser, dans la brume nocturne, les belles terrorisées pour en faire leurs douces proies.

Cette tradition se poursuit pendant ce que l'on a appelé l'« âge d'or » de l'épouvante hollywoodienne (les années 1930) : Bela Lugosi, l'inégalable seigneur de cette époque, incarna souvent un « monstre » séduisant, d'une étrange beauté ténébreuse, qui faisait frémir de désir, plus que d'épouvante, ses pantelantes « victimes ».

Ce fut néanmoins dans les années 1950 que le cinéma d'horreur s'érotisa le plus ouvertement, avec le soudain déchaînement des cinéastes britanniques : Terence Fisher, John Gilling, Henry Cass et quelques autres ouvrirent un authentique nouvel âge d'or, pour le fantastique, en multi-

pliant des films où l'érotisme le plus agressif et le plus morbide — complaisamment montré, et non plus simplement sous-jacent, comme par le passé — se mêlait à l'horreur brute. Le nu féminin partait à la conquête des écrans démoniaques : qui s'en serait plaint ?

Naturellement, les années 1960 virent s'accroître définitivement le phénomène : ce ne furent que longs et délectables hurlements (de frayeur ou de volupté, on ne sait trop), de la part de dames de plus en plus dénudées, poursuivies par des cohortes de monstres surgis de la nuit. Et vampires, loups-garous, tueurs maniaques, démiurgues et autres spectres vinrent, en rangs serrés, faire leurs classes d'obsédés sexuels un brin sadiques.

L'« explosion érotique » de 1970, enfin, incita l'épouvante cinématographique à jeter par dessus les moulins la vertu de ses héroïnes, avec leurs derniers vêtements : le Cinéma érotico-horifique moderne pouvait naître...

Muet encore, le cinéma commence très tôt à précipiter d'innocentes pucelles dans les griffes de maniaques surgis de la nuit : Lil Dagover, aux esthétiques évanouissements, et Conrad Veidt dans « Le Cabinet du Dr Caligari » (1919), de Robert Wiene, le chef-d'œuvre de l'expressionnisme allemand.

Pendant l'« âge d'or » américain des années 1930, l'inégalable Bela Lugosi personifie fréquemment un « monstre » dont les femmes tombent volontiers amoureuses. Dans « La Marque du Vampire », de Tod Browning (1935), il est buveur de sang, et Elizabeth Allan est pour lui une proie palpitante, et consentante.





Durant l'Occupation, divers cinéastes français se spécialisent dans un fantastique poétique littéraire. Dans « Les Visiteurs du soir » de Marcel Carné (1942), œuvre typique de cette école, le Diable (Jules Berry) change deux amants (Alain Cuny et Marie Déa) en statues... Mais, sous la pierre, leurs cœurs continuent de battre à l'unisson.

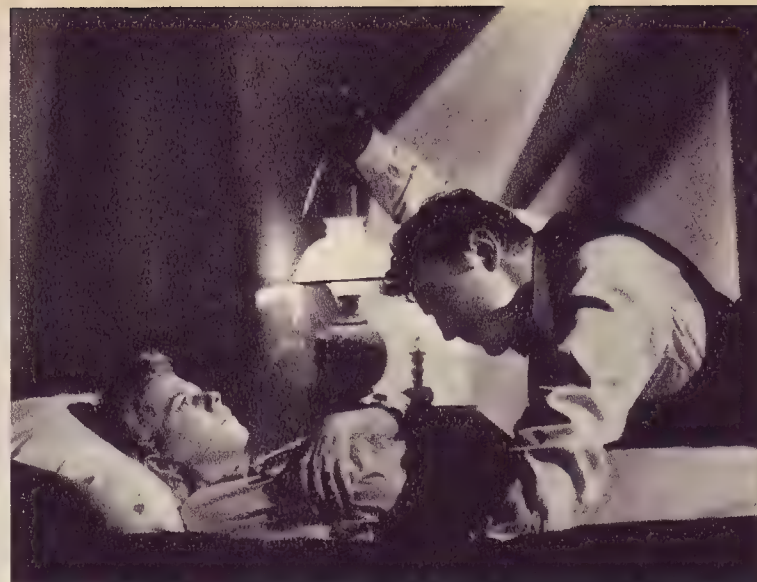




▲ Phyllis Kirk est agressée par Vincent Price, le fou meurtrier, héros de « L'Homme au masque de cire », un agréable film de série réalisé à Hollywood (en 3 dimensions) par André de Toth (1953).

Un des premiers films mêlant fantastique, horreur pure et érotisme agressif : « Le Sang du Vampire », du Britannique Henry Cass (1957), avec Victor Maddern en nabot défiguré qui persécute Barbara Beck, près d'une autre victime enchaînée.

Patricia Blake est menacée par les horribles créatures (Lon Chaney Jr., John Carradine, Tor Johnson, George Sawaya et Phyllis Stanley) fabriquées par un savant dément : photo de tournage du bizarre film de Reginal Le Borg, « The Black Sleep » (1956).



▲ Les monstres sont parfois des hommes apparemment normaux : Robert Mitchum incarne un pasteur en proie à une froide folie criminelle, dans « La Nuit du Chasseur », l'unique film réalisé (en 1955) par Charles Laughton. Ici, le prêtre meurtrier assassine, avec un calme effrayant, la femme qu'il vient d'épouser.



En 1957, le Mexicain Fernando Mendez réalise « Les proies du vampire » (« El vampiro, le buveur de sang »). Dans le sillage d'un couple de vampires, cette fantômatique vieille femme y hante les passages secrets d'un castel gothique.





Certaines scènes de « L'impasse aux violences » sont tournées (en Angleterre, en 1959) par Gilling en deux versions : l'une abondamment dévêtue, l'autre pas. Ainsi, cette scène d'orgie, dans un bouge crapuleux, sera visible en France dans sa version chaste ; la même scène, rigoureusement identique mais rehaussée de nudités, sera réservée à des pays moins prudes.





Muette, l'infortunée Yvonne Romain, emprisonnée avec un homme retourné à l'état animal (Richard Wordsworth), ne peut hurler : elle sera violée et, engrossée, donnera naissance à un petit lycanthrope. Tel est le thème de « La nuit du loup-garou » (1961), du maître de l'épouvante anglaise, Terence Fisher.

Les charmes du « thriller » horrifique allemand : géant, aveugle et meurtrier, l'étonnant Ady Berber veut faire un mauvais sort à la pimpante Karin Baal, dans « Les mystères de Londres » (1961), le meilleur film du prolifique, inégal et méconnu Alfred Vohrer.



A son apogée, le « péplum » italien, déjà volontiers érotisant, aborde de front le fantastique. Dans « Hercule contre les vampires », de Mario Bava, Hercule (Reg Park) empêche Thésée (Giorgio Ardisson), avec qui il est descendu en Enfer au centre de la terre, de se jeter dans les bras tentateurs d'une belle diablesse légèrement vêtue.

1961 : L'Espagnol Jess Franco signe avec « L'horrible Dr. Orlof » son premier fil d'horreur. Dans ce frénétique film gothique, le hideux aveugle Morpho (Ricardo Valle) traque de pulpeuses femmes, qui éveillent en lui les plus étranges des désirs...





◀ Les sorcières (et buveuses de sang) du film espagnol d'Amando de Ossorio « La noche de los brujos » (1973).



▶ Femmes en cage, dans le rocambolesque film fantastique philippin « Ongles rouges et cuisses d'acier », de Robert O'Neil (1972).

◀ Emma Cohen, dans les doigts (osseux) de la sorcière transformée instantanément en squelette, à la fin de « El espanto surge de la tumba » (« L'amour parmi les monstres »), de l'Espagnol Carlos Aured (1972).





▲ Humour, érotisme (plus insolite que coquin) et angoisse, dans « Les confessions d'un mangeur d'opium », d'Albert Zugsmith (1962).



▲ A quelles inavouables fins a-t-on enchaîné cette malheureuse, près d'un profond puits grand ouvert ? Tout simplement pour que le monstre de service, lové au fond du gouffre, vienne la saisir. Roger Corman filme habilement cette péripétie de « La malédiction d'Arkham » (« Le Palais hanté »), en 1963.

Epouvante, sadisme, saphisme et exhibitionnisme : voici venu le temps des « éroductions » japonaises. Une image du célèbre sime « Barrière de chair », de Kiyonori Suzuki (1964).



▲ Crucifiée, ficelée, dénudée, l'éternelle héroïne des films d'épouvante représente, plus que jamais, comme chez Sade, l'infortunée et naïve Vertu bafouée par le Vice, le mal et le mâle : une image du film italien d'Anthony Khristie « Le manoir maudit » (1963).

« Blood feast » (1963) de Hershell Gordon Lewis, s'efforce avec application d'être aussi sanglant que possible, tout en sacrifiant à un érotisme traditionnel.





▲ L'érotisme horrifique fait école : on le retrouve dans le complaisant «reportage» des Italiens Gualtiero Jacopetti et Franco Prosperi «L'incroyable vérité» («Mondo Cane n° 2»), en 1964.

Une constante de l'érotisme morbide des films d'horreur : le fétichisme des mannequins inanimés. Une image de «Six femmes pour l'assassin» (1964), de Mario Bava.



▲ Sylvia Sorrente toute nue ? Le spectacle serait banal si elle n'incarnait pas une vampirique femme-fantôme, dans le frénétique «Danse macabre» (1964), de l'Italien Anthony Dawson (Antonio Margheriti).

◀ Cruel Paul Müller ! Il fait d'odieuses papouilles à son épouse attachée et troussée (Barbara Steele), dont l'amant de cœur, ligoté et ensanglanté, ne peut guère intervenir. Il s'agit d'une scène des «Amants d'outre-tombe» (1965).



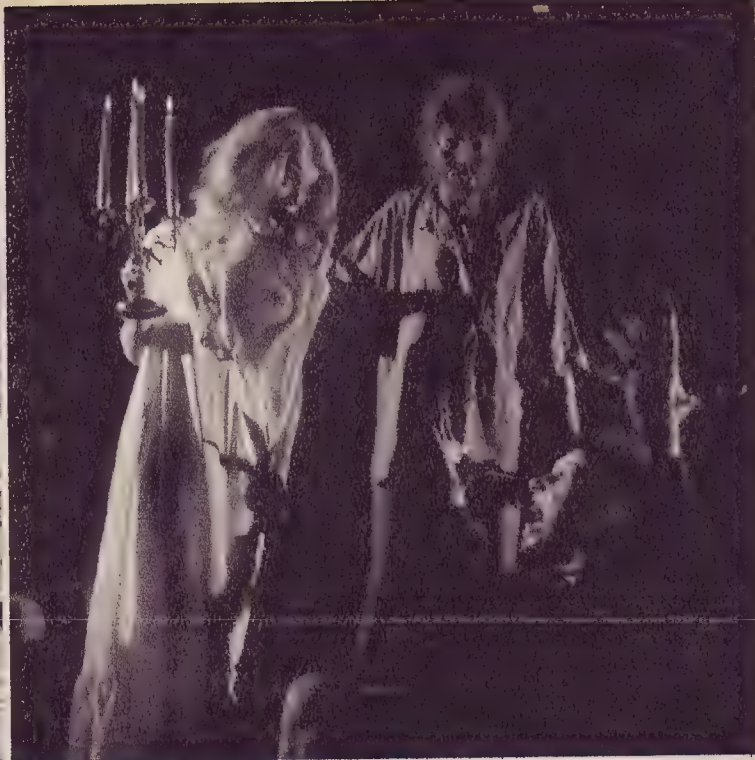
Les dames s'expliquent : Martine Beswick, belle reine des Amazones, trucidé par empalement sa sujette Carol White dans « Femmes préhistoriques » de Michael Carreras (1966).



Rien ne va plus pour l'émoustillante Carita, promue « La reine des Vikings » par l'Anglais Don Shaffey en 1967, dans un caracolant film érotico-historico-hystérique : les vêtements en lambeaux, la malheureuse souveraine est plus maltraitée qu'une esclave.



Jane Fonda, futuriste (et libertine), vamp de l'espace, est enlevée par les robustes bras de l'ange aveugle John Phillip Law, dans l'appliqué « Barbarella » que Roger Vadim mit luxueusement en scène en Italie (1967).



▲ Le vampire, le loup-garou et la belle au sein dénudé, dans « Dracula's, Lüsterne Vampire » (« Dracula, vampire du sex » ou « Dracula, sex-vampire »), film germano-suisse de Mario d'Alcala (1970).

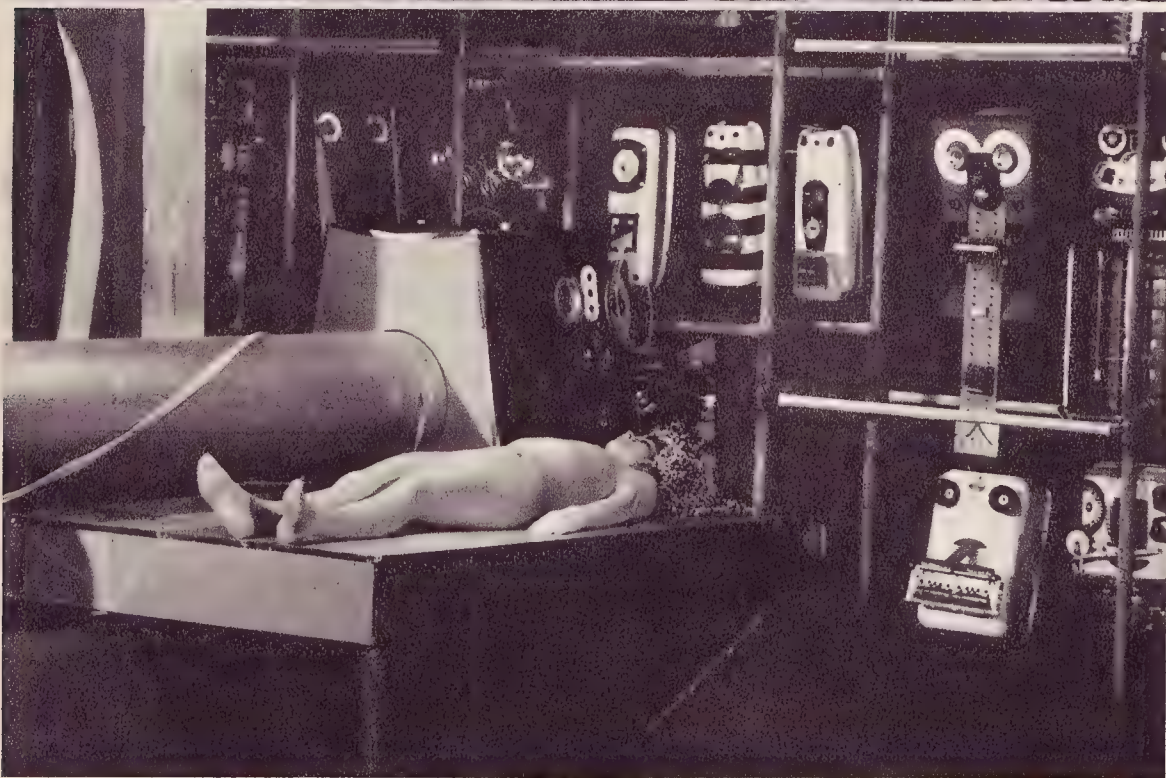
◀ Une image symbolique de la victime dans les films d'horreur : nue, attachée, écartelée, offerte aux pires convoitises, dans une scène (réservée, à l'époque, à l'exportation) du premier film de Jean Rollin, seul spécialiste français du fantastique érotique, « Le Viol des vampires » (1967).

Une très réelle cérémonie magique (et orgiaque), filmée en 1969, en Angleterre, par Malcolm Leigh, dans « The Legend of the Witches ». Ce sulfureux film ne sortira en nos contrées que ▼ très gravement tronqué (sous le titre « Messe Noire »).





Impudiquement nue, en proie à un délire sadique et érotico-névrotique, la magnifique Susan Korda (alias Soledad Miranda) trucidé, à coups de ciseaux, Paul Müller dans « Sie Tötete in Ekstase » (1970), que le toujours étonnant Jess Franco réalisa en Allemagne.



Un érotisme plus néo-sur-réaliste qu'authentiquement fantastique : celui de « Concerto mécanique pour la folie », court métrage français d'Eric Duvivier (1970).



L'acteur-réalisateur finlandais Seitsemär Kjelling mutilé atrocement une figurante, dûment dépoitraillée, dans son film — paraît-il extrêmement cruel — « La Volupté du meurtre » (1971).



Sous la houlette de l'Anglais Robert Hartford-Davis, les vampires se regroupent en secte secrète para-hippy ! Ces gens-là manient avec jubilation les lames de sacrifice, et c'est l'ex-femme pré-historique Imogen Hassall qui est leur victime, évidemment dénudée, dans « The Bloodsuckers » (« Suceurs de sang »), en 1971.



▲ La frayeur de deux belles devant un pendu, dans « Les cousines », du Français Louis Soulanes (1969).



◀ Maria Kosti hurle d'indicible terreur, dans le film espagnol de Léon Klimovsky « La rebelion de las muertas » (« La Vengeance des zombies »), réalisé en 1972.



Anne Libert en femme-oiseau, et Howard Vernon en démiurge, et le supplice de Luis Barboo et de Beatriz Savon, dans « Les expériences érotiques de Frankenstein », de Jess Franco (1972).



Frankenstein et le beau sexe



Une admirable image classique d'un admirable film classique : le Monstre de Frankenstein (Boris Karloff), face à la femme, frémissante en sa virginale robe de mariée (Mae Clarke), que doit épouser son créateur, dans « Frankenstein » de James Whale (1931).

On connaît la légende du Baron Frankenstein, ce savant qui, avec des débris macabres, veut fabriquer un être humain. La foudre anime sa créature artificielle, mais celle-ci se révèle être, physiquement, un monstre.

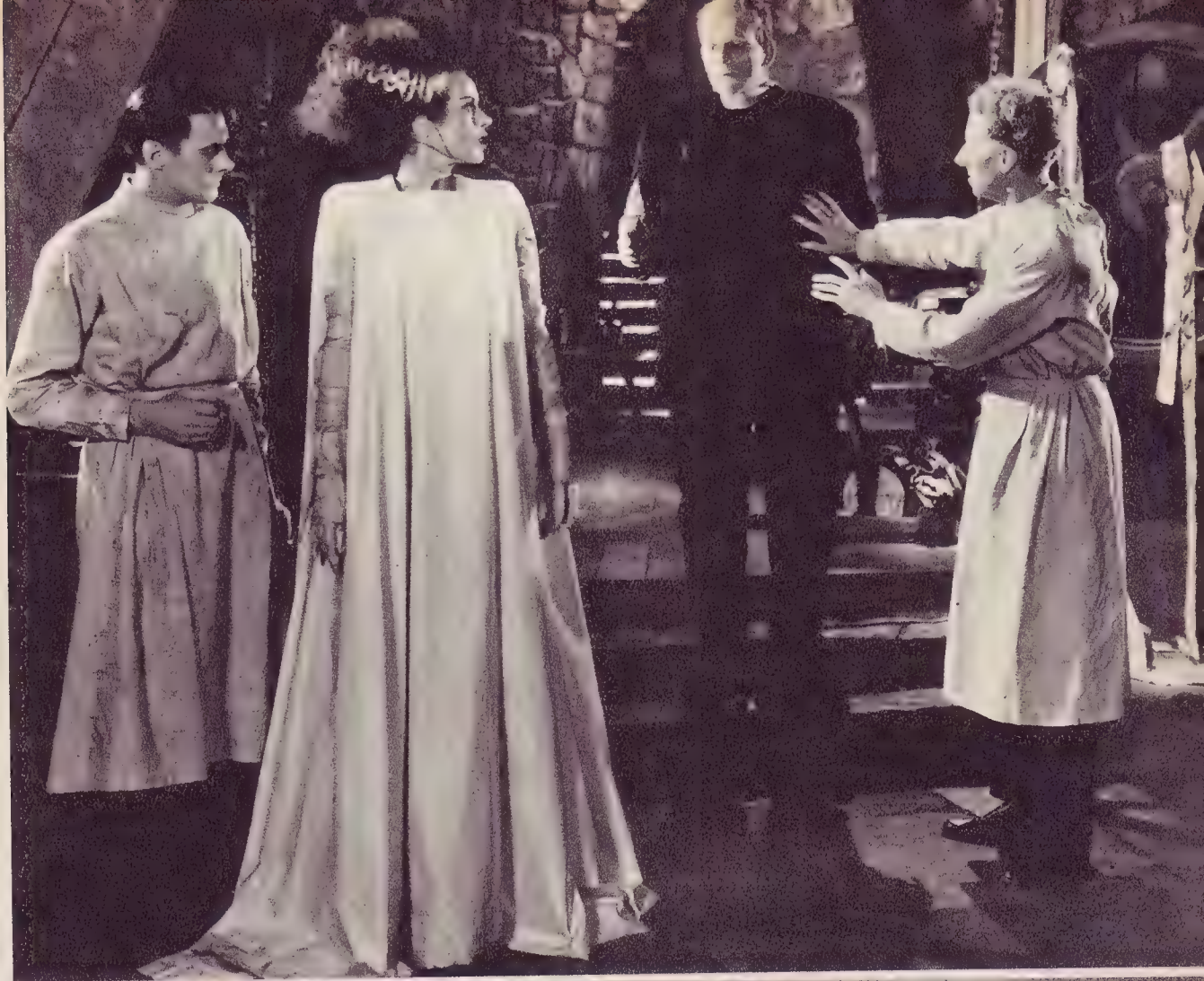
Boris Karloff, en 1931, incarna si magistralement le Monstre de Frankenstein que, pour le grand public, la créature prit volontiers le nom de son créateur (souvent encore, on dit « Frankenstein » pour désigner le Monstre créé par celui-ci) : l'histoire jadis inventée par Mary Shelley (l'épouse du grand poète anglais) entra dans la mythologie cinématographique.

La saga filmique du Monstre de Frankenstein allait être considérable, et elle se dégrada, parfois, quelque peu. Mals, de film en film, demeura une constante : l'attrance du cher

Monstre pour le beau sexe. On le vit, en 1935, exiger de se voir donner une « fiancée », comme lui faite de débris humains. L'expérience s'étant soldée par un apocalyptique échec, le Monstre se contenta longuement, ensuite, de traquer les belles et de jouer à les transporter dans ses puissants bras, joliment évanouies. Avec le phénomène du « nudie » américain, ses instincts libidineux se réveillèrent enfin, et ce fut en compagnie de dames anachroniquement nues qu'on le vit alors fréquemment. Dans plusieurs films, le Monstre n'hésita point, par amour pour la féminité, à lui-même devenir du sexe faible !

Le mythe frankensteinien, aujourd'hui, est plus vivant que jamais ; et, plus que jamais, le bon vieux Monstre se montre assidu auprès des femmes. Pour être laid, le bougre n'en a pas moins bon goût !

Le savant Frankenstein (Colin Clive) et le demiurge Pretorius (Ernest Thesiger) présentent au Monstre (Boris Karloff) la compagne — faite de débris macabres — qu'ils lui destinent (Elsa Lanchester), dans le fulgurant film de James Whale « La fiancée de Frankenstein » (1935).



Le nabot Igor (Bela Lugosi) voudrait bien que son ami le Monstre (Lon Chaney Jr.) n'emporte point (en vue de quels effroyables desseins ?) Evelyn Ankers qui, de voluptueuse terreur, s'est évanouie dans ses bras : une scène du feuilletonesque « Le spectre de Frankenstein » (1942), du méconnu Erle C. Kenton.





◀ Ce n'est pas l'interprète officiel du Monstre (Bela Lugosi), mais sa doublure (Ed Parker) qui, dans « Frankenstein rencontre le loup-garou », de Roy William Neill (1943), kidnappe la mignonne Iona Massey inévitablement inanimée.

Culturiste, mais nanti d'un faciès carnavalesquement hideux, le jeune Monstre (Gary Conway) possède de libidineux projets envers la blondinette Phyllis Coates : « I was a teenage Frankenstein », le film « pop » avant la lettre d'Herbert-Lee Stroock (1957), est caractéristiquement distribué en Belgique sous le titre « Des filles pour Frankenstein ».





Le Monstre (Warren Ames), devenu carrément érotomane, prend livraison d'une figurante nue : photo de tournage du «nudie» de Robert-Lee Frost «Le Vampire érotique» (1962).



Encore le Monstre (Fred Coe) faisant joujou avec une starlette nue : photo de tournage de «La vie sexuelle de Frankenstein», un «nudie» signé en 1963 par le producteur Harry Novak.



Devenu figurant anonyme, le bon vieux Monstre brise ses liens et fait peur à l'imprudente qui a, devant lui, effectué un savant strip-tease, dans l'un des sketches de «Sexy Super Interdit», film de music-hall italien trousse par Marcello Martinelli (1964).



▲ Poupin et assez rigolard, le Monstre (John Bloom) s'empare un peu brutalement de l'opulente Regina Carrol, dans « Dracula versus Frankenstein » (« Dracula contre Frankenstein »), d'Al Adamson (1971).

Et voilà, le cher Monstre a conservé le masque de Boris Karloff, mais se pare d'un corps de femme, dont il exhibe l'intime pilosité, dans « Frankenstein chérie » (1967), un court-métrage français (et anonyme).



▲ Chanteuse de bastringue, Josiane Gibert montre ses jambes (fétichistement gainées de soie noire), et excite ainsi la convoitise érotico-strangulatoire du Monstre (Fernando Bilbao), en marge du tournage de « Dracula prisonnier de Frankenstein » (1971), de Jess Franco.

Le Monstre (Fred Harrison) se déchaine, et brutalise Béatriz Savon, dans « Les expériences érotiques de Frankenstein », réalisation hispano-française de Jess Franco (1973).

Les monstres amoureux

L'illustre exemple de la glorieuse créature de Frankenstein fut suivi par d'innombrables autres monstres : gorilles gigantesques, momies vivantes et autres personnages cauchemardesques allaient promptement, à leur tour, se prendre de passion pour le beau sexe. On vit, ainsi, le titanesque King Kong s'éprendre follement d'une minuscule humaine, et Messire Satan ne dédaigna point de

venir honorer virilement les charmes de ses adoratrices.

Et, surtout, on vit les légions de monstres s'appliquer, à l'instar de leur collègue créé par Frankenstein, à pourchasser les dames pour les ter, inlassablement, de film en film, mignonnement inanimées.

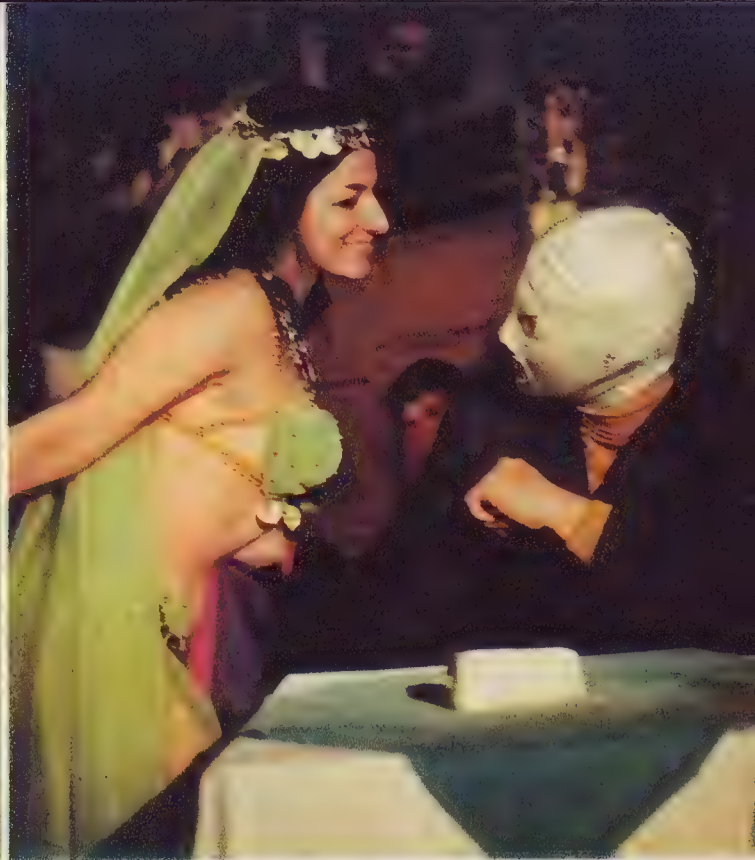
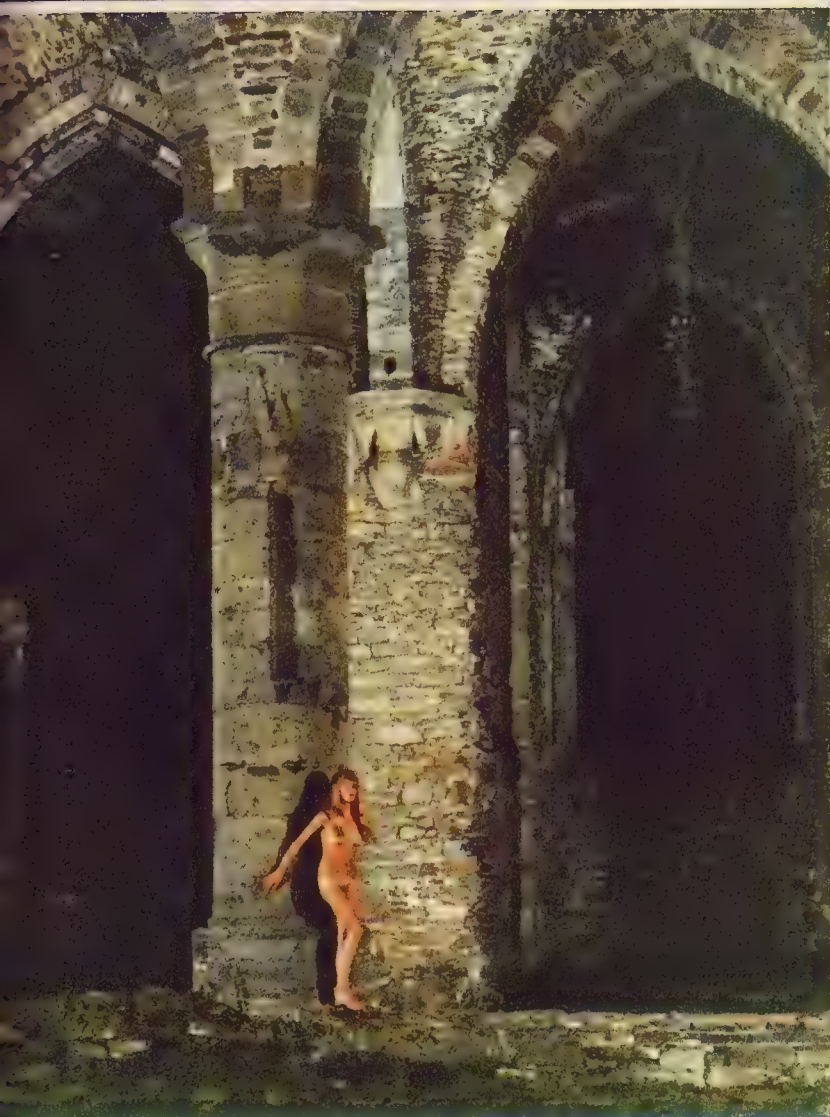


Pour conserver le petit bout de femme (Fay Wray) dont il est amoureux, le gorille géant livre un combat mortel contre un ptérodactyle préhistorique (... et sans doute jaloux) : une des scènes maîtresses de « King Kong », la bouleversante histoire d'amour fou filmée par Merian C. Cooper et Ernest B. Schoedsack (1933).



Vilain monstre contre jolie fille, et cadavre nu (mais masculin !) : « La tour du diable », de l'Anglais Jim O'Connolly (1971) est un film horifique exemplairement au goût du jour.





▲ Surhomme mexicain doté de pouvoirs quasi magiques, El Santo flirte avec une danseuse du ventre dans « El Santo contre les tueurs de la Mafia », de Manuel Bengoa (1970).

◀ Patricia Hermenier, sous les ruines hantées, dans « Les démoniaques », de Jean Rollin (1973).

Janine Reynaud, la surréelle amazone nocturne et nue du film ▼ français de Michel Lemoine, « Les chiennes » (1973).





▲ Zombie assez impressionnant, Noble Johnson est sorti de la tombe pour terroriser Paulette Goddard, anachroniquement moulée dans un maillot de bain, dans « Le Mystère du château maudit », une parodie de George Marshall (1940).



▲ Beverly Garland, la pauvrete, n'apprécie pas les étreintes bestiales que semble lui proposer l'homme-crocodile (Richard Crane) dont Roy Del Ruth fait la vedette de « The Alligator People » (1959).

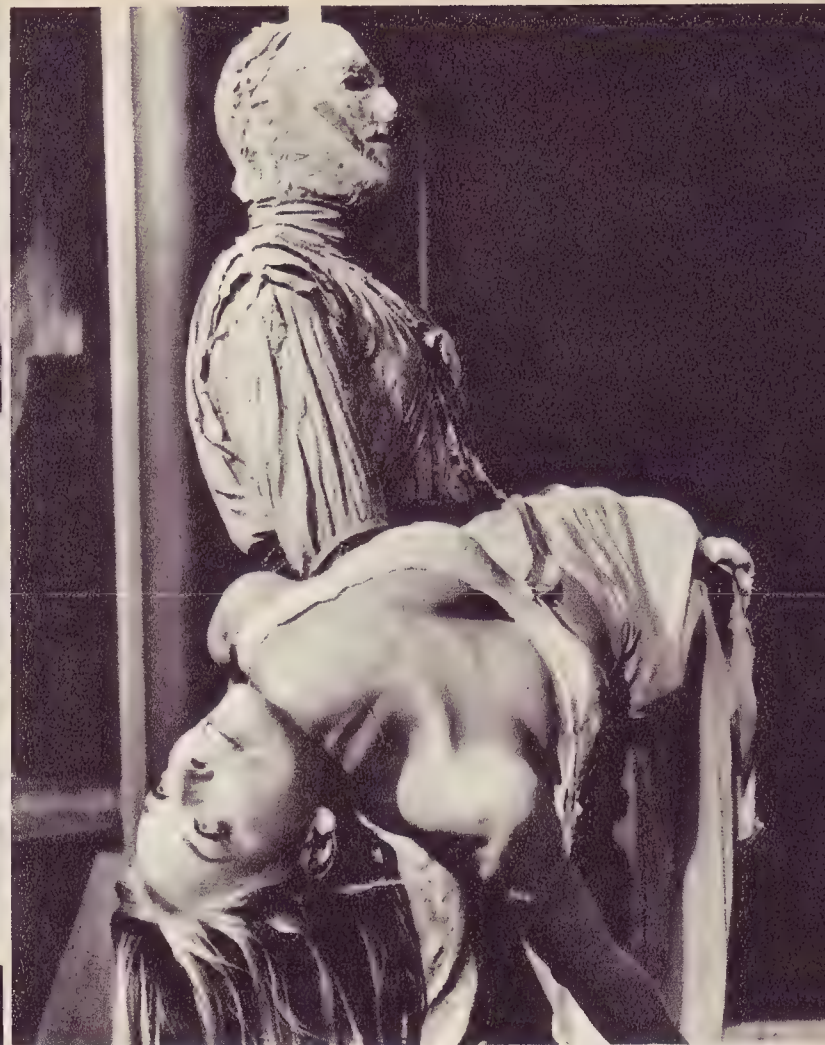


Nue, Lieva Lone est, pour Messire le Démon (Misha Zivomir), une amoureuse proie pleinement consentante, dans « Les Démoniaques », de Jean Rollin (1973).

Dans son bizarre « Captive Wild Woman » (1943), Edward Dmytryk mêle subtilement le lesbianisme à la bestialité : nantie d'un cerveau de jeune lady et d'un corps d'orang-outang mâle, la femme-singe Paula (jouée par Acquanetta), mue par des sentiments doublement contre nature, transporte l'inconsciente Fay Helm, comme un jeune marié porte son épouse au seuil de la chambre nuptiale.



Créature classique du folklore fantastique, la millénaire momie ressuscitée (Tom Tyler) s'y entend à merveille, pour délicatement transporter la dame de son cœur (Peggy Moran), dans film de Christy Cabanne «La main de la momie» (1940).



Nouvelle fiancée de la momie vivante (Eddie Powell), cette pulpeuse demoiselle évanouie laisse adroitement entrevoir un maximum de ses charmes mammaires, dans le film anglais de John Gilling «Dans les griffes de la momie» (1966).

Signe du temps (et du M.L.F.) : en 1973, c'est la femme-vampire qui transporte gaillardement sa proie masculine dévêtue ! (une image du film espagnol de Léon Klimovsky «La Orgia Nocturna de los Vampiros»)



LE CHARMES DES VAMPIRES

Sortis, dès la nuit tombante, de leurs sépultures pour venir se gorgier du sang des vivants, les vampires sont, de loin, les plus fascinants des grands maîtres d'outre-tombe dont le cinéma a conté les aventures.

Depuis Bela Lugosi, en effet, le vampire inspire infiniment plus d'idées libertines que de terreur : sa morsure — ou plutôt, son baiser — est connue pour être voluptueuse, et n'apporte-t-elle pas à ses « victimes » une jeunesse et un amour éternels, auxquels la froideur du tombeau donne un pervers charme morbide supplémentaire ?

D'ailleurs, le vampire n'est ni laid, ni repoussant. Et, fin psychologue, il a su se mettre au goût du jour, s'enhardir près des dames : désormais, il n'hésite guère à les mordre en des endroits beaucoup plus coquinement intimes que le cou, et à enjoliver l'initiation vampirique de douces papouilles, dont on aurait pu le croire dédaigneux.

Il est évident que, dans ces conditions, la femme-vampire est plus vénéneusement fascinante encore que son compère masculin : cette belle ténébreuse semble, lorsqu'elle sourit de toutes ses très longues dents trop blanches, promettre toute l'infinité des voluptés interdites...



▲ Le plus hallucinant couple de vampires de toute l'histoire du cinéma : Carol Borland et Bela Lugosi, dans le vénénéux film de Tod Browning « La Marque du Vampire » (1935).

Concupiscent, Dracula (Carlos Villarias) se penche sur sa victime (Carmen Guerrero) comme un amant sur sa maîtresse offerte : une scène de la version espagnole de « Dracula » (1931), réalisée par George Melford dans les décors du film (américain) de Tod Browning.





▲ On ne fera jamais assez remarquer combien la morsure du vampire s'apparente à un baiser, mortel et scandaleux (au sens sadien de ce terme): l'équivoque et remarquable David Peel dans « Les maîtresses de Dracula », du Britannique Terence Fisher (1960)

► Permanence des gestes rituels de l'érotisme vampirique : Christopher Lee et Véronica Carlson dans « Dracula et les femmes », de l'Anglais Freddie Francis (1968).

Les temps sont à la décolonisation : Dracula fait un disciple noir (William Marshall) en 1972, dans « Blacula » cuisiné par William Crain.



▲ Fascinée, la femme devient l'esclave docile du vampire, ce maître autoritaire, mais dispensateur de voluptueux plaisirs interdits : Bela Lugosi et Helen Chandler dans « Dracula » de Tod Browning (1931).



▼ Ténébreux séducteur sûr de son charme, Dracula (Christopher Lee) n'a qu'à tendre les bras pour que, frissonnante, sa future victime s'y jette avec extase : une scène de « Une messe pour Dracula », réalisé en Angleterre par Peter Sasdy (1969).





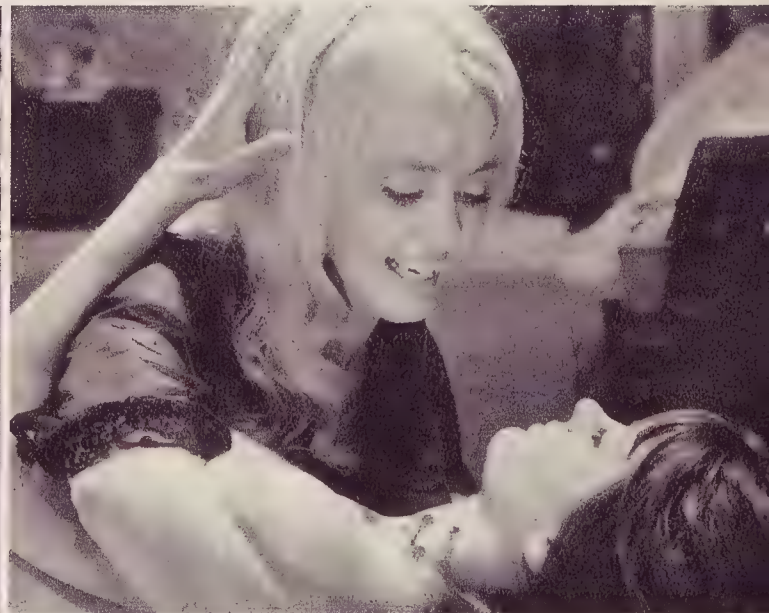
Couchée dans un cercueil plus prometteur qu'un vulgaire lit, la femme-vampire tend, elle aussi, ses bras, invitant les mâles à de mortelles étreintes dans « Chi O Suu Mi » (« Lake of Dracula »), du Japonais Michio Yamamoto (1971).



Le corsage largement échancré, se dressant du cercueil en souriant de toutes ses longues dents, la buveuse de sang est-elle moins désirable, parce qu'on la sait donneuse de mort, ou plus exactement, de vie éternelle ? Ici, Ingrid Pitt dans « La maison qui tue », de Peter Duffell (1970).



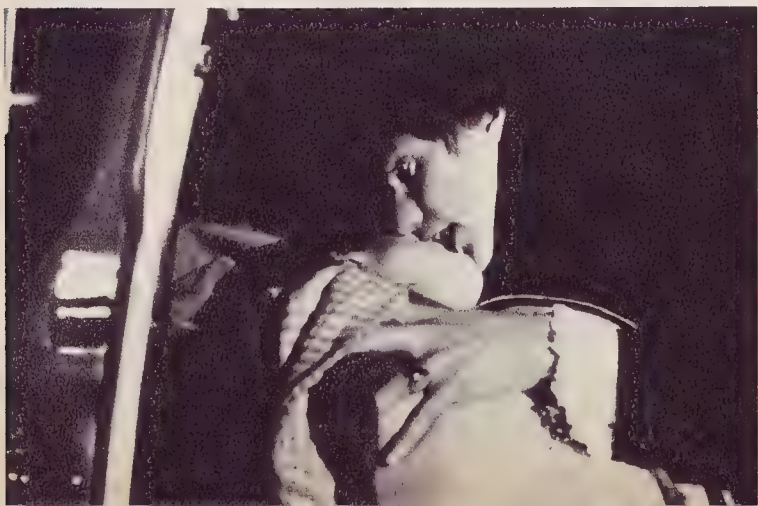
▲ Sa coquine nuisette allègrement ouverte sur la poitrine, la femme-vampire (Madeleine Collinson), canines en avant, se jette sur le mâle, dans « Les sévices de Dracula », de John Hough (1972).



▲ Les vampirettes ne dédaignent point les doux charmes du sadisme : Yutte Stensgaard dans « Lust for a vampire », de l'ex-scénariste britannique Jimmy Sangster (1970).

Fatalement, les vampires se modernisent et, à l'heure des sex-shops, œuvrent pour la libéralisation du nu : dans « L'horrible vampire sexuel », film hispano-italo-allemand de José-Luis Madrid Delavena (1970), c'est sur leur sein dénudé que Walde-
▼ mar Wohlfahrt mord ses proies.

Et voilà ! Dracula (Vince Kelly) est devenu si obsédé par le sexe, le bougre, qu'il oublie presque de mordre les jolies filles qu'il collectionne, nues et ficelées, et qu'il adore peloter comme un vulgaire amant mortel, dans le « nudie » de William Edwards
▼ « Dracula, ce vieux cochon » (1969)





▲ Messe noire (et érotique) chez les vampires : Dracula (Paul Naschy) et ses compagnes (en déshabillés vaporeux), dans « Le grand amour du comte Dracula », petite bande ibérique de Javier Aguirre (1973).

Encore une chauve-souris vampire. Mais les mœurs évoluent, la ► censure aussi : c'est directement au sexe de sa victime enchaînée que s'attaque désormais la sanguinaire bestiole, dans « Requiem pour un vampire », du français Jean Rollin (1971).

Quand le Mal attaque le Mal : cet étonnant (et fort bref) plan du film anglais « Le baiser du Vampire », de Don Sharp (1962), montre une chauve-souris vampire trucidant une vampire humaine (Isobel Black), en dégustant le mets de choix qu'est une belle cuisse. De surcroît, cela permet aux amateurs de jeter un coup d'œil sur une coquine petite culotte...



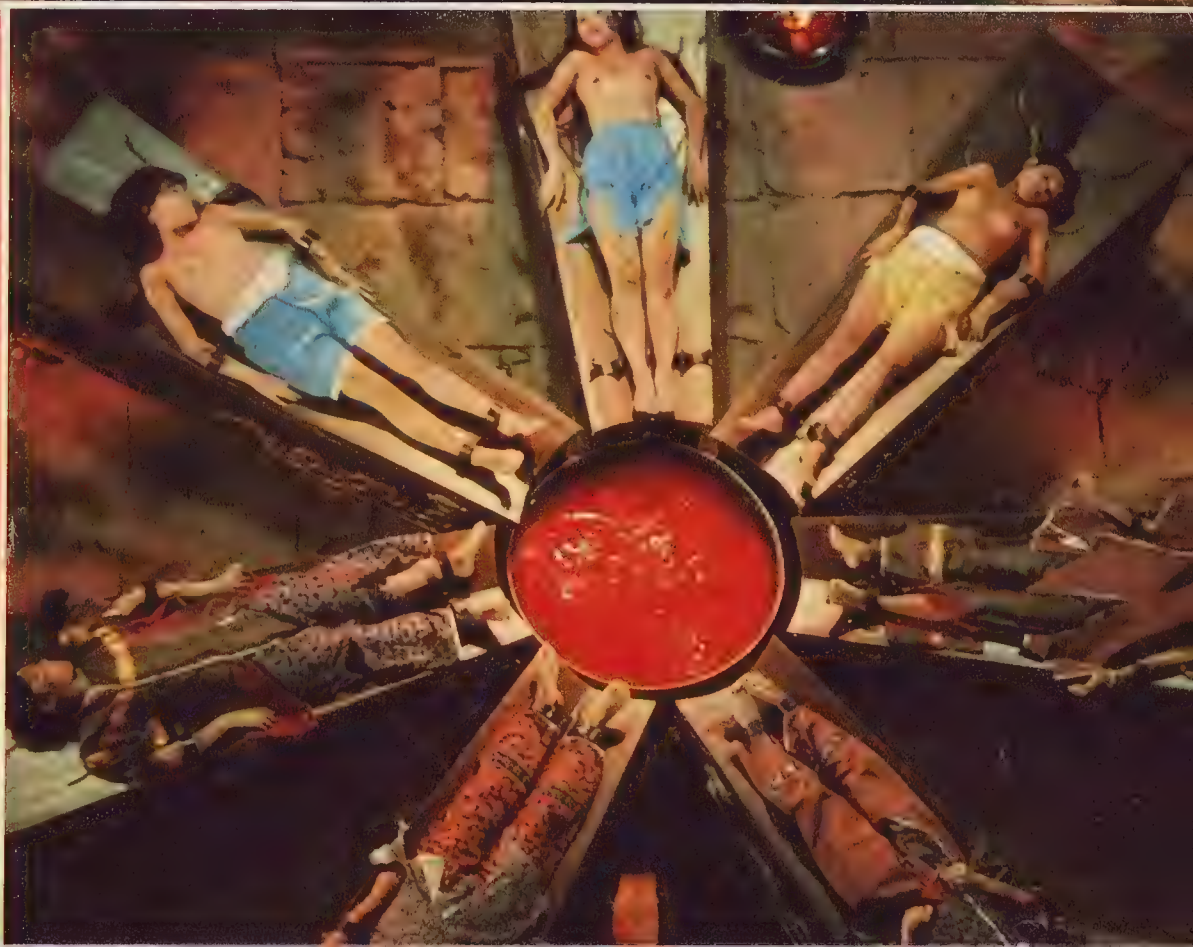


▲ **Décadente, raffinée, nymphomane, Béatrice Arnac est la cruelle croqueuse d'hommes de « Midi-Minuit », du Français Pierre Philippe (1970).**

◀ **Enchaînées, hurlantes, ces filles seront sacrifiées au prince des buveurs de sang, dans « Dracula vit toujours à Londres » (« Les rites sataniques de Dracula »), d'Alan Gibson (1973).**



▲ Dans « Morgane et ses nymphes », réalisé en France par Bruno Gantillon, le château de la Reine des Fées est le théâtre de débauches saphiques et féroces (1971).



► Nues, ces filles sont promises au rituel des plus sanglants sacrifices dans « Les 7 vampires d'or », que l'Anglais Roy Ward Baker a réalisé à Hong-Kong (1974).



◀ Vampirisme, érotisme, fétichisme (celui des bas à résilles) et saphisme : la femme-vampire (Lina Romay) subjugue sa proie nue (Monica Swinn), dans le film français « La comtesse noire » (« La comtesse aux seins nus »), signé J.P. Johnson (1974).

Orgie vampirico-lesbienne : la comtesse de Karstein (Lina Romay) initie la princesse de Rochefort (Monica Swinn), que maintient sa servante sado-masochiste Maria (Alice Arno), toujours dans « La comtesse noire » de J.P. Johnson.



La volupté de la mort

Au cinéma tout au moins, la mort n'est guère menacée d'être condamnée pour son intensif usage de faux : l'activité de la Grande Faucheuse, en effet, vaut au cinéma fantastique quelques-uns de ses plus beaux moments.

Laissons à Georges Bataille, et autres peu joyeux philosophes du sexe, le soin d'expliquer la nature de cette trouble volupté qu'inspire l'idée de la mort, et bornons-nous à constater que, sur les écrans, Madame la Mort se pare très volontiers de mille spectaculaires attraits.

Les héros du cinéma d'épouvante sont souvent hantés par la mort. Et, fréquemment nécrophiles, ils transcendent l'ancestrale terreur humaine en une sorte de fête morbide, dont les fastes érotiques sont étrangement photogéniques.

►
L'épouvante cinématographique se réfère volontiers au fétichisme nécrophilique traditionnel, assaisonné de nudité agressive : Edna Houillon dans le court métrage expérimental canadien « Héloïse, ou la veuve au vagin denté », de Jean-Etienne Beaujean (1972).





▲ La jeune fille et l'arsenal de la mort : une image du film de Jean Rollin « Le frisson des vampires » (1970).

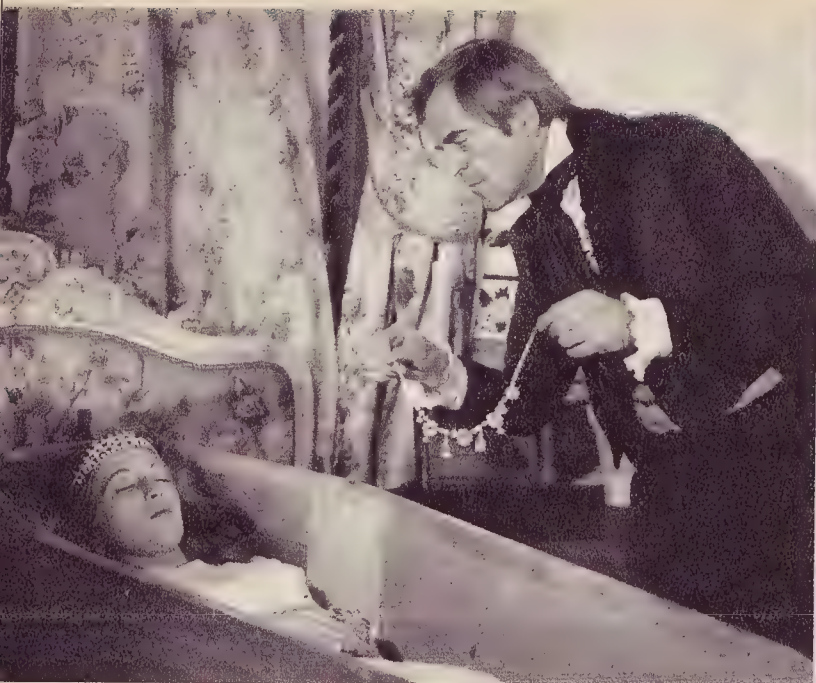


► « L'enterré vivant », de Roger Corman (1961), illustre pleinement l'obsession de la mort propre aux héros des films d'horreur : Ray Milland se penche ici, avec davantage de convoitise que de répulsion, sur le cadavre de la femme aimée.

Morbide par définition, l'érotisme fantastique adore, au cinéma, présenter de pulpeuses filles dans le macabre écrin d'un cercueil : ici, Linda Rogers en marge du tournage de « The comedy of Terrors » (« Les contes de la terreur »), de Jacques Tourneur (1963). ▼



En 1971, c'est toute nue qu'on place la demoiselle dans le cercueil : ► une image de « Burke and Hare », un remake (anglais, sexy, et... très languissant) de « L'impasse aux violences », dû au vétéran Vernon Sewell.



C'est sur le corps de sa fille que se penche le Dr Orloff (Howard Vernon), pour lui offrir un dernier bijou. Mais que de troubles sous-entendus, incestueux et nécrophiliques, dans son attendrissement ! C'est Pierre Chevalier qui a filmé cette scène, dans « La vie amoureuse de l'homme invisible » (1970), production franco-espagnole.



Paré comme pour quelque danse macabre, le squelette d'une femme qui fut belle, au fond du tombeau, est rejoint par l'homme épris du spectre de cette morte amoureuse : Michel Lemoine dans son propre film « Les week-ends maléfiques du comte Zaroff » (1974), un lyrique poème cinématographique dédié aux sombres splendeurs du Mal.

Une étrange scène de nécrophilie, compliquée d'implications anthropophagiques, dans le stupéfiant film de Juan Lopez Moctezuma « La mansion de la Locura » (1971), d'après Edgar Allan Poe.



L'EROTISME ET L'EPOUVANTE DANS LE CINEMA MODERNE

On aurait tort d'imaginer que le cinéma d'épouvante, après tant d'années de productions, s'est essouffé, a épuisé son inspiration, est devenu moribond.

Au contraire, il entre dans une nouvelle ère de prospérité, et les films d'horreur — quelle que soit encore, à leur égard, la méfiance des esprits chagrins... et des critiques culturels — se multiplient, avec un succès croissant. Les pays les plus inattendus en produisent en quantité : les Philippines, Hong Kong, la Finlande, le Danemark... et même, ô surprise, la France et la Belgique, qui possèdent leurs cinéastes spécialisés !

Une évolution s'est faite — avec laquelle, au demeurant, le cinéma fantastique a parfois perdu

un peu du secret de son romantisme noir. La libéralisation de la censure, jointe à une certaine saturation des « effets » horribles habituels, a progressivement amené le cinéma d'épouvante à mieux mériter son appellation : aujourd'hui, on montre ce qu'on suggérait naguère, et tant pis si le fantastique y laisse une part de son mystère ! On n'hésite plus à insister sur les détails les plus sanglants, les plus violents, les plus horribles, les plus sordides et les plus morbides.

Parallèlement, bien sûr, l'érotisme est devenu aussi constant et aussi « poussé », en matière d'épouvante, que dans d'autres domaines. Aujourd'hui, les femmes-vampires sortent nues de la tombe, les loups-garous violent leurs proies en les égorgeant, et Satan fait du nudisme...

Dans « Les Diables » (1970), l'Anglais Ken Russell utilise, avec un sens consommé des recettes commerciales, le nouveau poncif de l'érotisme fantastico-culturel : le sacrilège décoratif et inoffensif.





Alice Arno et son implacable rasoir castrateur dans « Plaisir à trois », de Clifford Brown (1973).



Erotisme, fantastique et intellectualisme de bonne compagnie : « J'irai comme un cheval fou », film français de Fernando Arrabal (1973).



- Les week-ends maléfiques du comte Zaroff -, de Michel Lemoine (1974) : dans l'antre du tueur érotomane et maniaque, Martine Azencot se déshabille.

Emoustillée par la nudité de Martine Azencot, une statue de mâle (Emmanuel Pluton) s'anime pour l'étreindre (1974).





Patricia Haines, croupe et tétons au vent — c'est le rituel magique qui veut ça — est initiée à l'occultisme sexuel dans « Les collines du plaisir » (« La sorcière vierge »), sympathique film anglais de Ray Austin (1970).





« Mark of the devil » (en Belgique : « Les sorcières sanglantes »), réalisé en 1970 en Allemagne par le jeune Britannique Michael Armstrong, montre Herbert Fux en bourreau dévoué à l'Inquisition, non par mysticisme, mais par pur sadisme. Ce fulgurant film, fort virulent, reste totalement interdit en France.



▲ Une plaisante (et plaisantine) variation sur le thème de la Belle et la Bête : la jolie sorcière (Barbara Parkins) et le chien pourvu d'un masque humain. Il s'agit d'une scène de « Satan mon amour », de Paul Wendkos (1971).

◀ De l'épouvante (un peu), de la fantaisie (beaucoup), et du nu (à profusion) : tel est le mélange présenté par le « nudie » de Carl Monson « Please don't eat my mother » (en Belgique : « La mangeuse de filles »), en 1972. L'histoire d'une plante carnivore géante, ayant un faible pour la chair de femmes nues.



▲ «Le Décaméron», de Pasolini (1971) n'est pas un film fantastique, mais esthético-culturo-paillard. Néanmoins, le cinéaste italien s'est largement inspiré des toiles fantastiques de Jérôme Bosch, pour composer cette séquence.

◀ Rien ne va plus, érotisme et fantastique s'intellectualisent et, sous couvert de prétendu ésotérisme, deviennent prétentieusement pontifiants, comme le sont ces deux amants, issus du surnaturel peuple-venu-de-nulle-part, dans «Savages» de James Ivory (1972).



▲ Hyper farfelu est «House of 1.000 delights», le «nudie» de Ted Roter (1972). On y voit Sire Satan (interprété par lui-même, selon un générique facétieux !) faire du nudisme entouré d'une escouade d'affriolantes diablasses, exhibitionnistes et peinturlurées.



► Loup-garou à ses heures, Waldemar Daninsky (Paul Naschy) rêve devant le cadavre, mi-nu, d'une belle (Shirley Corrigan): une image de «Dr. Jekyll y el Hombre Lobo», un film espagnol de León Klimovsky (1972).

La cruauté sexuelle du cinéma d'horreur fait école. Cette image du film allemand « Sexualité Interdite » (1972) pourrait, aussi bien, provenir d'une bande sadico-horifique de naguère.



Une situation classique du film d'épouvante : les mains du tueur maniaque (en l'occurrence, celles d'Anthony Ainley) serrent le cou délicat de quelque jeune demoiselle. Une image du film anglais « Assault » (en Belgique : « La grande terreur » ou « Crime sadique au lycée »), de Sidney Hayers (1973).





▲ Réalisé en 1973 par Richard L. Bare, « *Wicked, wicked* » (en Belgique : « *Le palace de l'horreur* ») conte l'aventure d'un criminel qui conserve ses victimes (embaumées) dans un grenier. L'originalité du film est qu'il ressuscite le procédé de la Duo-Vision : l'écran, de format cinématographique, est séparé en deux, les deux moitiés montrant des actions parallèles. Ici, à gauche, le tueur (Randolf Roberts) observe, à la jumelle, le déshabillage de sa prochaine pièce de collection (Madeleine Sherwood), qu'on voit à droite de la double image.

Le sadisme est roi ► dans certains films horribles venus de Hong-Kong. « *Bamboo House of dolls* » (en Belgique : « *Camp d'amour des chiens sauvages* »), de Kuei Chih-Hung, décrit les tortures des camps de concentration japonais.







▲ Le charme d'une fille nue, placée dans un décor de pourritures et de ruines cauchemardesques : Marie-France Colin dans « L'Amour en liberté », film belge de Jacques Kupiszonoff (1975).

◀ « Exorcisme », de J.P. Johnson (1974) : Jess Franck chasse le démon du corps de Monica Swinn.

Alexandra Bastedo, perverse assoiffée de sang, dans « La mariée sanglante », de l'Espagnol Vincente Aranda (1973).





« Belladonna », le dessin animé (semi sublime, semi raté) du ► Japonais Eiichi Yamamoto (1973), montre cet énigmatique visage de sorcière, dévoré de flammes — qui ne le rendent que plus tragiquement beau. Cette damnée fut l'une des vedettes du dernier Festival de Bruxelles...

Nécrophilie et saphisme, dans « Sir Harry's Coffin », de l'Anglais Robert Streisand (1973). Devant le cercueil de verre où gît son mari (Tony Eades), Lady Vera (Enna Schreiber) fait la galante ▼ conquête d'une fille déjà nue (Andrea Cromarty).



► Nue dans un cimetière, promue sorcière par les dieux de la nuit, Françoise Pascal réchauffe ses sens près d'une tombe en feu dans « La rose de fer », de Jean Rollin (1973).

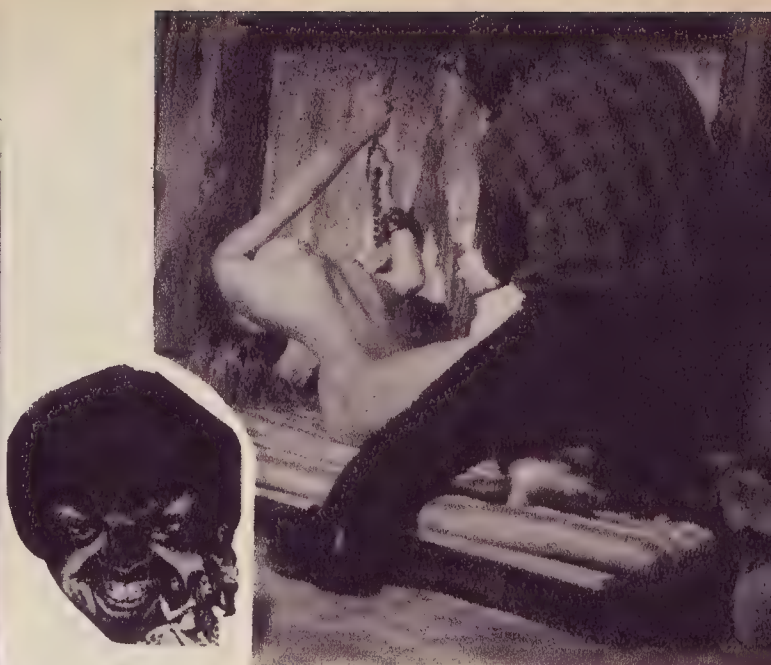
Cette photo du film italien « Les anges pervers » (« Le sexe de la sorcière »), d'Elo Pannacio (1973), semble ne rien receler de spécial ? Regardez bien... : ces amants diaboliques font l'amour dans le tombeau où l'on s'apprête à placer le corps d'un de leurs parents !

▼ Immolée en petite tenue, la sculpturale Kali Hansa est offerte à la cruelle fantaisie de deux vampiriques sorcières, dans « La noche de los brujos », de l'Espagnol Amando de Ossorio (1973).





▲ Sous l'aile protectrice d'un Ange Noir, Lieva Lone est un spectre ensanglanté mais troublant dans « Les démoniaques », de Jean Rollin (1973).



▲ Le nain Torben incarne un bien peu banal collectionneur de femmes nues, qu'il torture dans un grenier, avec la complicité de madame sa mère (1), dans le film anglo-danois de Vidal Raski (1973), « The dwarf » (ou « The sinful dwarf »), présenté marginalement au Festival de Cannes et diffusé en Belgique sous le titre « Le nain débauché » (ou « La mansarde du nain débauché »).



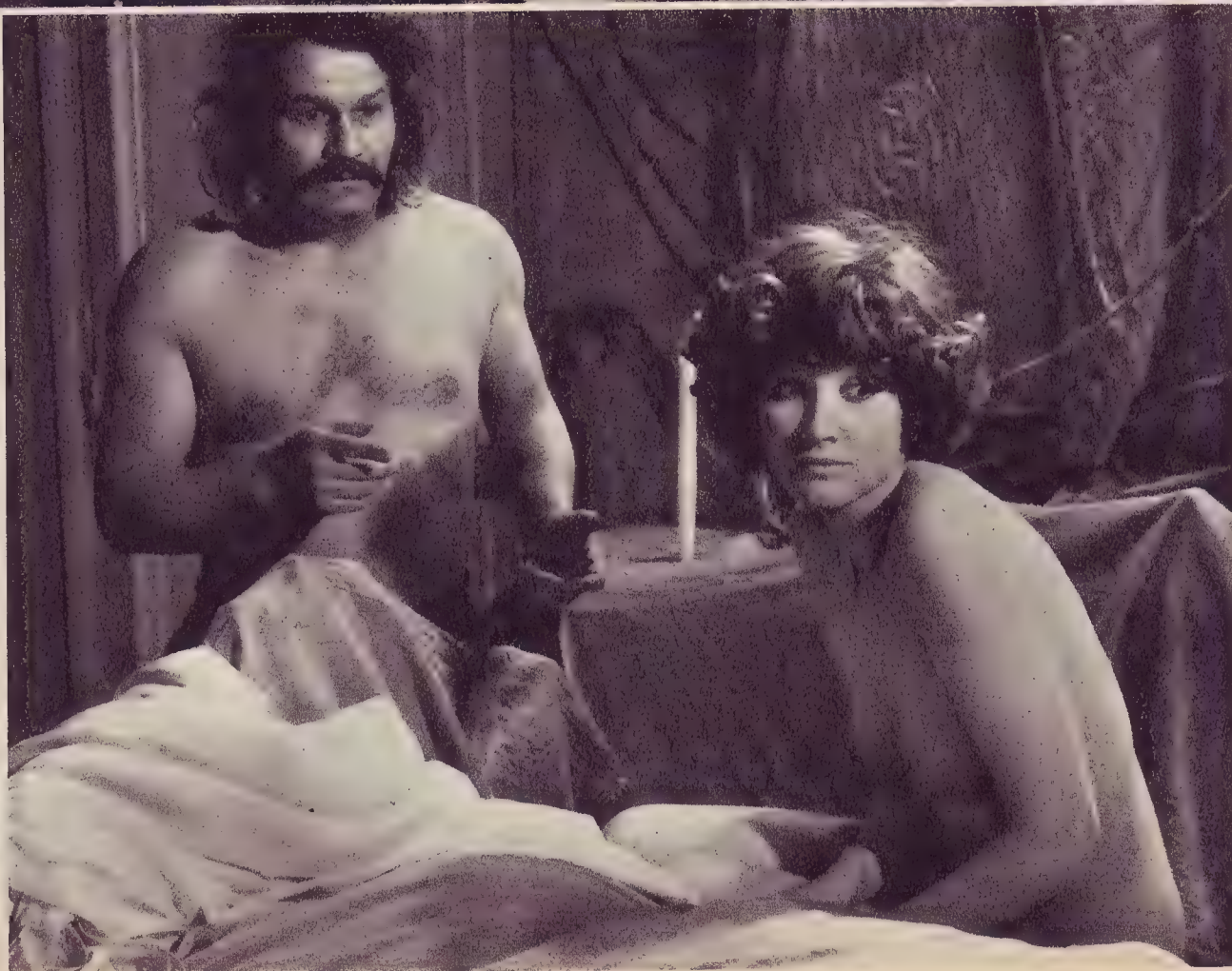
▲ Possédée par l'esprit du Malin, l'adolescente Regan (Linda Blair), hystérique, prend, à montrer son corps par contre-jour, un mal-sain plaisir que réproouve très moralistement William Friedkin, le réalisateur de « L'exorciste » (1973).

◀ « L'homme et l'animal dégénèrent sous les effets de la pollution, l'humanité est en voie d'extinction » : tel est le sujet de « ANNO 2033 », court métrage expérimental (belge) de science-fiction, de Rob Van Eyck (1974). Les gens y vont nus, symboliquement affublés de masques d'animaux.



▲ Le Diable n'apparaît pas dans « Exorcisme », film français signé J. P. Johnson (1974), mais la messe noire que mènent Lina Romay et France Nicolas, sur le corps renversé nu de Catherine Lafrière, relève d'un esprit autrement plus maléfique.

L'infortuné Boris (Stéphane Shandor) ne peut savoir si sa compagne Madeleine (Nathalie Courval) est bien une fille réelle, dans sa ravissante nudité, ou s'il s'agit d'un des êtres infernaux qui semblent peupler « La grande trouille », du français Pierre Grunstein (1974).





▲ Sévices, abominations... et cinéma sexy : une scène-choc de « Tout le monde il en a deux », film français signé Michel Gentil (1974).



▲ L'incontestable érotisme d'une jolie femme terrorisée (Veronica Carlson) est rehaussé par la splendeur de la mode « rétro », dans « The ghouls » (1974), du Britannique Freddie Francis. A tout Seigneur, l'honneur du mot de la fin. Dans le délirant court métrage belge de David McNeil, « Les aventures de Bernadette Soubroux » (1974), Dieu lui-même accueille Bernadette (Viviane Collet) dans un paradis où règne le plus fantaisiste des libertinages. Désormais, le démon de midi gagne aussi le fantastique religieux !

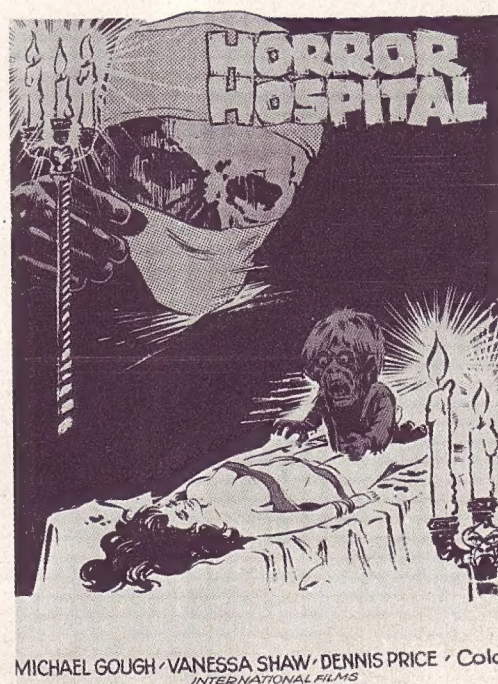
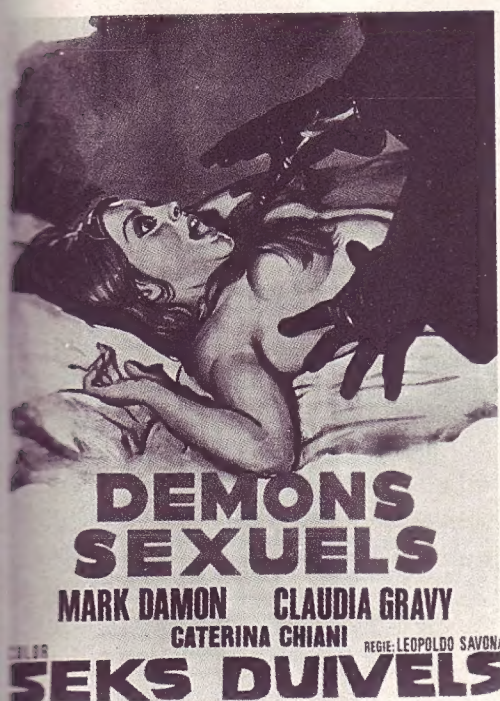


Le musée des affiches

Bariolée, suggestive, prometteuse et racoleuse, souvent très belle jusque dans le mauvais goût, l'affiche reflète, à travers les ans, les audaces du cinéma fantastique : en voici un éventail, dont le baroque fait rêver...







CL
HORS-
SERIE
REVUE

